

ANDRÉ SUIRE

PAR GUY SAUVAGE



Merci Monsieur.

Aujourd'hui, rien n'étonne plus personne. On peut confier à un copain le rôle d'assistant et lui demander de chuter stable et « hors cadre » pour diriger un flash d'appoint sur un mannequin qui, lui (elle !) aussi, saura garder parfaitement la pose demandée pendant que le photographe mitraillera ou filmera tout à loisir, en prenant le temps de veiller à la position du soleil, de changer d'angle, etc. Le niveau technique du Vol Relatif actuel est tel qu'il est probablement très difficile à un pratiquant de 2007 d'imaginer une époque, pas si lointaine d'ailleurs (enfin... ça dépend pour qui !), où la plus élémentaire des prises de vues en chute requérait le plus souvent du preneur d'images des qualités de chasseur... à courre, alors que ses propres capacités étaient elles-mêmes celles de l'État de l'Art de l'époque. La difficulté de trouver des sujets sachant voler n'existe plus aujourd'hui, ni celle liée aux aléas de matériels introuvables dans le commerce (les boîtiers photo motorisés par exemple), ni celle liée au poids des caméras. Il faut donc faire mentalement abstraction de toutes ces facilités qui nous sont offertes aujourd'hui pour apprécier l'immense pas en avant que Suire fit faire au monde des terriens dans la connaissance de celui des hommes-oiseaux. Avec ses images bien sûr, mais également avec sa plume, une plume simple, précise, efficace, mais aussi distinguée, sensible, une vraie plume d'écrivain qui fait de son bouquin « *Chute libre* » un monument à la gloire du parachutisme. « *Parmi les merveilleux sports, consolation de l'époque où nous sommes jetés, le parachutisme mérite le premier plan. Il a tout pour lui : sa magie, sa facilité, sa grandeur* ». Paroles d'amoureux, paroles de passionné : « *Je sais que cette sensation de me dominer, de me surpasser, strictement confidentielle entre ma conscience et moi, fait la beauté de mon existence* ». André Suire n'est pas le premier, ni le seul pionnier du parachutisme moderne. Lui-même n'a pas de mots assez forts pour encenser les ténors de son époque, et au premier rang Michel Prik, un homme dans lequel il découvrira probablement, sans l'avouer pourtant, un rebelle fait du même bois que lui-même. Devenu un brillant technicien sous la houlette principale du grand Prik, Suire n'écrit cependant pas à l'encre vaniteuse. Sa pensée s'impose néanmoins comme un héritage qui dépasse la simple matérialité des quelques images tremblotantes qu'une petite poignée de connaisseurs découvrirent voici 50 ans. Et puis... et puis son passage presque furtif de comète dans un monde qu'il participait à construire, son probable refus d'y rester pour occuper une place médiocre, son panache enfin, en font un visage d'aventurier moderne que la grande aventure du parachutisme peut accrocher dans sa galerie prestigieuse. Aujourd'hui, celles et ceux qui ont connu André Suire sont peu nombreux. Qui fut André Suire ?

André Suire et Michel Prik durant une longue montée en altitude pour le tournage du film « *Des hommes dans le ciel* ».



UN JEUNE HOMME TURBULENT

1943 • André Suire rejoint « le maquis ». Cela lui vaudra quatre blessures, la Médaille de la Résistance à 16 ans, la Croix de Guerre à 17 ans. Sans commentaire. Nous voici projetés dans autre un monde, dont l'imagination n'est pas facilitée par nos facilités de vie actuelles. Dès avant la fin de la guerre, le gros travail des gouvernants de la France est d'intégrer des milliers de résistants de tout poil dans l'armée régulière. André Suire se retrouve en Autriche, à la compagnie « Stéphane » qui fait de lui un véritable alpin. Il découvre la griserie de la chute en s'essayant au saut à skis. Quelques mois plus tard, une démonstration de parachutisme au meeting de Friedrichshafen finit de le captiver, de le capter. Il faut qu'il saute ! Il demande sa mutation au 10^{ème} Bataillon Parachutiste de Chasseurs, basé à Ouezzane, au Maroc, pour y devenir, croit-il, éclaircur-skieur-parachutiste. Désillusions. Tout

d'abord, pas un flocon de neige mais une pluie discontinue ; un régime de caserne déprimant imposé par un commandement plus enclin à fabriquer des chasseurs que des oiseaux, extrêmement frustrant pour un jeune homme qui a refusé les contraintes de l'occupation. Enfin, le voici au camp d'entraînement parachutiste de Ben-Serghao, dans la banlieue d'Agadir. Un entraînement qu'il juge inepte : qu'est-ce que ces tours de terrain avec barda sur la tête (ces *trottements stériles* écrit-il) ont à voir avec le véritable entraînement au saut, réduit à la portion congrue ? Enfin, le grand jour vient, avec son scénario classique : la tôle ondulée du Junker 52 qui apparaît dans le petit matin, la certitude d'une mort proche, la gifle du vent, le silence soudain, la traction contre le vent, le roulé-boulé hasardeux, le cri de joie, le retour en fanfare. Y retourner, vite, vite ! Vite ? Oh ! Hé là ! Calmons-nous ! Aux yeux de l'Armée, le parachute est un moyen de transport et non un objet de plaisir. Qu'on se le dise !

